

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 7 février 1885

SOMMAIRE

TEXTES : Entre-nous, par Léon Lejeune.—Nali-Thaïa : Légende de la raquette, par Stanislas Côté.—Les Français à Madagascar.—Le tremblement de terre en Espagne. Primes du mois de janvier : Liste des numéros gagnants.—La Porteuse de Pain.—Le palais de glace.—Un conseil par semaine.—Récréations en famille : Charade, logographe et rébus.—De partout.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Espagne : Les tremblements de terre dans l'Andalousie.—Montréal : Le carnaval d'hiver : Le palais de glace du square Dominion.—Madagascar : Artilleurs malgaches instruits par les Anglais : Le premier ministre et ses aides-de-camp ; Soldats malgaches se rendant au champ de parade ; La garde de la reine.—Gravures du feuilleton.—Rébus.

ENTRE-NOUS

En voyant, dès le commencement de la semaine dernière, les rues si peuplées, ou tant de gens se coudoyaient et s'agitaient, courant qui au square Dominion, qui au fleuve transformé en boulevard, qui ailleurs ; en voyant toute cette foule parée de riches fourrures, en entendant les éclats de rire des enfants que l'on menait voir passer les chars de raquetteurs, les masques, les feux d'artifices et les illuminations, la fièvre du carnaval me gagna à mon tour, et je résolus de consacrer quelques heures au moins à l'observation des faits et gestes du peuple de notre bonne ville de Montréal, en ce temps de fêtes et de folies.

Bien que la nuit s'avancât rapidement, je ne voulus pas remettre au lendemain un plaisir que je pouvais me donner de suite, et je sortis.

Le temps était superbe, le ciel était pur et le soleil couchant de ses derniers rayons les fenêtres de l'Hôtel-de-Ville et du Palais de Justice, pendant que la lune, encore pâle et terne, émergeait du levant pour venir prendre son service de nuit.

Je n'avais point de projet arrêté, ainsi, tout chemin m'était égal ; je marchais devant moi sans trop savoir où j'allais.

* * *

Je n'avais pas fait cinquante pas qu'un bruit de voix attira mon attention, je tournai mes pas de ce côté et je vis qu'il s'agissait d'une discussion entre voyageur et cocher.

Le premier, bien qu'étranger, semblait cependant connaître les habitudes de la ville, et soutenait énergiquement que le prix d'une course de vingt-cinq minutes était de vingt-cinq centins, tandis que le cocher, jurant et pestant, exhibait triomphalement un tarif nouveau, âgé de quatre jours, pondé en vue de protéger les étrangers et les cochers.

Un gardien de la paix s'interposa, et comme l'étranger s'était arrêté une demi-minute chez un de ses amis pendant la course, il se rendit à la décision du représentant de l'ordre, qui le condamna à payer double.

C'était le tarif.

* * *

Me souvenant qu'il y avait grande mascarade au Victoria Skating Ring, et le ruban de soie blanche que je portais à la boutonnière me donnant droit d'entrée gratuite partout, je m'y rendis.

L'immense rond de glace—qui en réalité à la forme d'un parallélogramme—était littéralement couvert de patineurs costumés avec élégance et beaucoup de goût. Le coup d'œil était ravissant.

Tous les siècles étaient représentés, toutes les nations se trouvaient réunies, et ce qu'on y remarquait d'étranges et de contrastes suffisait pour prouver qu'on était bien en temps de carnaval.

S..., le républicain radical, portait un costume de Louis XIII, et le légitimiste T... avait endossé un habit de conventionnel ; le faux Prophète donnait la main à un général anglais ; un pompier valsait avec la reine du feu ; Saladin et Richard cœur de Lion patinaient bras dessus bras dessous ; Vercingétorix et César conversaient en bons amis, et partout une franche gaieté dessinait des sourires sur toutes les figures.

Du velours, du satin, des bijoux de la tête aux pieds, composaient les riches costumes des jolies patineuses.

Cette soirée a dû faire dépenser dix mille piastres, mais la fête était admirable.

Je sortis et, descendant la côte du Beaver Hall, j'entendis, en arrivant rue Notre-Dame, la voix cassée d'un aveugle écorcher une romance d'amour, pendant que le bruit cadencé de trois gros sous jetés dans la sébile que le malheureux agitant, implorait la générosité des passants.

J'y jetai un peu de cuivre et, pensant au sort de ce pauvre diable qui grelottait là depuis le matin, je lui demandai si le carnaval augmentait un peu ses recettes.

— Hélas ! répondit-il en tournant vers moi son visage couperosé par les morsures du froid, on passe vite et ma sébile ne se remplit pas.

Oui, il faut aller plus vite pour jouir davantage de tous les plaisirs de la soirée, et pendant ce temps-là, chante plus fort, malheureux, car la charité est sourde aujourd'hui.

* * *

Pif... paf... boum... dzinn...

Le ciel s'emplit de clartés, les traînées de feu déchirent l'air et sont bientôt suivies d'explosions ; chandelles romaines, serpentins, pluies d'étincelles, feux de bengale, illuminent la nuit.

Les hurrahs de la foule répondent aux crépitements de la poudre... bravo !... Vivent les Trappeurs, vivent les Canadiens !...

Pif... paf...

On attaque la montagne de glace du Champ-de-Mars, les raquetteurs, échelonnés sur les gradins, répondent au feu de l'ennemi...

Quel bruit, quelle joie !... bravo ! bravo !

Derrière moi, une femme en haillons, traînant des enfants en guenilles, assiste à l'incendie du ciel. Les bambins, oubliant pour un moment le froid et la faim, battent des mains et font entendre de joyeux cris d'enthousiasme.

Mais la mère murmure quelques mots... je tends l'oreille :

— Tant de feu pour rien, et pas de bois chez nous !...

* * *

Tout bruit a cessé, je laisse la foule s'écouler et se porter d'un autre côté où des joies nouvelles l'attendent.

Je reste seul sur le Champ-de-Mars et je regarde en haut.

Les astres continuent leurs évolutions dans l'espace, les lampes d'or éternelles sont toujours suspendues à leur place sous la voûte infinie, elles sont là depuis le jour où tout fut créé, elles ont éclairé deux cents générations, nos aïeux les ont vues, elles brilleront demain, et nos enfants les admireront à leur tour.

Cette illumination qui dure toujours vaut bien l'autre.

* * *

Je rêve encore quand des cris me font rentrer dans le monde social dont j'étais absent depuis quelques minutes.

En sondant la nuit, je vois un groupe ; les cris partent de là...

C'est un ivrogne et une drôlesse que deux gardiens de la paix viennent d'empoigner et qu'ils conduisent au poste malgré leur résistance et leurs protestations.

L'homme peut à peine se tenir debout et la femme vomit des paroles ignobles.

Je m'en vais.

Dans une petite rue que je prends de préférence pour être plus seul, j'entends un bruit de roues, et une voiture s'arrête bientôt à la porte d'une maison de maigre apparence.

Un homme descend, je m'approche... c'est un prêtre qui va au chevet d'un mourant.

On meurt donc en plein carnaval ?

* * *

Dans la rue Saint-Denis, quatre cochers sont réunis sur le trottoir et fument en causant, près de leurs voitures qui sont échelonnées devant la superbe maison d'un commerçant, qui a trois filles à marier.

Il se fait tard, mais toutes les fenêtres sont encore

illuminées à *giorno*, une valse fait sauter des groupes dont j'aperçois les silhouettes tourner dans les rideaux.

Je m'arrête et j'écoute.

La danse est finie, et le piano m'envoie les premières phrases de la *Dernière pensée de Weber*.

Cela me fait penser à cet inconnu qui va mourir.

Il faut pourtant se coucher, il est déjà demain, et je suis encore dans la rue.

J'avance à grands pas, sous un bec de gaz je me trouve en face d'un ami, le Dr B...

— Quoi ! c'est vous, docteur, êtes-vous donc noctambule ?

— Par force, oui, je viens d'aider un jeune citoyen et futur électeur à faire son entrée dans le monde.

L'autre—le mort—était déjà remplacé !

* * *

A quelques pas de ma fenêtre, je rencontre un groupe de raquetteurs et de jeunes filles, remorquant leurs traînes sauvages et se murmurant de douces choses.

La soirée leur a semblé bien courte, et cependant la nuit est largement entamée.

Ils sont riches et pourront dormir la grasse matinée.

Tout est sombre depuis longtemps, le soleil ne se lèvera pas avant plusieurs heures, et déjà il fait jour pour quelques hommes.

J'aperçois un pauvre diable qui enlève la neige sur le trottoir. Je le connais depuis le commencement de l'hiver, c'est un journalier, il a sept enfants et sa femme malade ne peut l'aider.

Il faut travailler double, il se couche à sept heures, se lève à deux heures, va pelleter la neige jusqu'à six heures, mange à la hâte et s'en va à l'usine.

Toutes ses journées se passent de la sorte.

Après avoir causé quelques instants, je le quitte, il me souhaite une bonne nuit et je lui donne le bonjour.

Vous voyez que le carnaval ne se passe pas partout de la même manière.

* * *

Je suis heureux de pouvoir constater l'inexactitude de la nouvelle du massacre du général Stewart et de son corps d'armée.

Au contraire, il a battu l'ennemi, mais la victoire a coûté cher.

Stewart est un beau soldat ; il semble être de la race de cette vaillante phalange de généraux qui entouraient Napoléon I^{er} et dispersaient les armées de l'Europe ameutée contre lui.

Stewart est un vrai brave, et tout le monde regrettera qu'il ne puisse aller serrer dans ses bras son camarade—un autre brave, un des plus étonnants soldats du siècle—Gordon.

Cet honneur et ce bonheur lui étaient dûs.

Parti en avant-garde, presque en enfant perdu, isolé au milieu du désert, ce vaillant soldat est une figure qui fait pendant au brave Rivière, tombé sous les balles ennemies aux portes d'Hanoï.

L'Angleterre peut être fière de son enfant.

* * *

De Chine, pas de nouvelles, mais on attend du nouveau ministre de la guerre de l'énergie et de l'action.

En recevant les journaux de France mon cœur a bondi de bonheur en lisant les nobles paroles prononcées à la Chambre, par Mgr Freppel, qui, au grand étonnement de quelques royalistes peu réfléchis, soutient la politique de M. Ferry en ce qui concerne le Tonquin.

« J'ai dit que toutes les nations sont intéressées au succès des armes de la France.

« Quand je parlais ainsi, messieurs, il y a un an, à cette même place, dans une autre enceinte, un sénateur—et j'ai toujours cela sur le cœur—un sénateur, qui est en même temps un spirituel académicien, traitait mes paroles, non sans quelque pointe d'ironie, de métaphore.

« J'avais fait, paraît-il, une métaphore en disant que, quand le drapeau de la France est engagé devant l'ennemi par un vote régulier du parlement, et il l'était, il l'est encore, et il l'a été par un vote unanime après le massacre du commandant Rivière et de ses braves compagnons,—il faut le suivre dans ce cas sans regarder aux mains qui le tiennent. On a traité cela de métaphore : métaphore tant que vous